

marchait de long en large, inquiet, tremblant de tous ses membres ; c'était la première fois que don Juan avait peur d'une femme. Le pauvre garçon aimait sincèrement Hélène, et la minute qui allait suivre devait décider de son sort.

— Quel air solennel ! dit Hélène.

— Ecoutez-moi ! répliqua-t-il d'une voix vibrante, c'est l'unique grâce que j'implorai, écoutez-moi jusqu'à la fin, puis vous prononcerez si je dois vivre ou mourir.

— N'ai-je pas déjà rendu la sentence ? répondit cette charmante fille.

— C'est-à-dire que vous avez suivi un pauvre étranger, que vous voulez partager sa misère, que vous êtes noble et généreuse, une femme telle que je n'en ai jamais rencontré, comme les poètes seuls en savent créer ; mais consentirez-vous, me connaissant, à m'appartenir, à moi ?

— A qui donc suis-je, si ce n'est à vous ?

— A moi,... non pas à l'Italien Scarlatti. Moi aussi, je suis pauvre et pis que cela ;... mais je ne suis pas...

— Vous n'êtes pas ?...

— Mademoiselle, nous sommes dans la seigneurie de Baratine, et je suis Valérien Kochanski, ce don Juan que vous abhorrez.

— Vous êtes Valérien ! — Hélène s'était levée brusquement et se taisait à demi effrayée, à demi surprise, — vous m'avez trompée...

— J'avais entendu parler de votre beauté, de votre esprit, mais aussi de vos goûts romanesques ; ma réputation n'est pas des meilleures, ne devais-je pas craindre de m'exposer à un refus en faisant ouvertement ma demande ? Vous vous rappelez peut-être le jour où un Juif polonais attacha vos patins ; j'avais pris ce déguisement pour vous voir. Dès lors je sentis que je ne pouvais être heureux qu'avec vous. Je me présentai dans votre maison comme un exilé, un pauvre maître d'italien, — je voulais être aimé pour moi-même, être aimé avec le dévouement dont un cœur de femme noble et pur est capable, vous savez le reste ; — ma vie est entre vos mains. Décidez, et si vous devez être impitoyable, je vous en conjure, ne méprisez pas du moins un homme qui, hors de vous, n'a pas une espérance, une émotion, une pensée, à qui est venue par vous la révélation d'une vie nouvelle, et qui, si votre main compatissante l'eût soutenu, aurait pu se relever peut-être. Vous êtes mon juge... J'attends à genoux l'arrêt qui doit me sauver ou me condamner sans retour.

Des larmes coulaient sur les joues baignées de Valérien ; Hélène s'en aperçut, ce fut assez ; elle le releva doucement, l'attira sur sa poitrine émue, et pleura, elle aussi.

On ne peut rendre la scène qui eut lieu chez les Festenburg lorsque l'enlèvement fut découvert. Madame de Festenburg s'évanouit à plusieurs reprises. Dans l'in-

tervalle, elle vociférait. M. de Festenburg riait de toutes ses forces.

— Voilà où t'a conduite ton faux dévot, ton tartuffe ; tout ce scandale est ton œuvre, rien que ton œuvre. Ma fille a ma bénédiction.

— Ta bénédiction ! tu béniras son mariage avec un aventurier que personne ne connaît, qui est peut-être un brigand déguisé !

— Bah ! je le connais moi, dit le bonhomme que la rage de sa femme divertiassait fort.

— Tu le connais ?... Tu as peut-être des connivences avec lui, avec ce bandit !

— Ce n'est pas un bandit, c'est un honnête propriétaire, possesseur d'une belle machine à battre.

— Une machine à battre ?... Scarlatti ?

— Il ne s'appelle pas Scarlatti.

— Quel est donc son nom ?

— Valérien Kochanski, seigneur de Baratine.

— Ah !...

Nouvelle syncope, dont Madame de Festenburg sortit en criant :

— Tu donnes ton enfant à ce prodigue, à ce libertin !...

— Allons ! mieux vaut encore un propriétaire qu'un bandit.

Au milieu de ce tapage arriva Valérien, qui ramenait la fugitive dans les bras de sa mère. Cette apparition inattendue produisit un effet magique ; madame de Festenburg s'attacha tout éploqué au cou de sa fille, et, après quelques minutes d'hésitation, bénit le jeune couple à son tour.

Trois semaines plus tard, la noce fut célébrée à Kosciolka. Smuragl, Sonnenblanz, Weinreb et le Cracovien furent les premiers à féliciter les jeunes époux, et Valérien ne douta pas que les souhaits de ceux-là du moins ne fussent sincères.

FIN

Notre Prochain Feuilleton

L'amour paternel le plus vif d'un côté, de l'autre un fils qui se met dans la plus misérable situation et amène son père à lui conseiller de se donner la mort, voilà le thème émouvant sur lequel roulera notre prochain feuilleton :

Le Colonel Brutus.

C'est un des récits les plus tragiques que nous ayons encore lu. L'auteur l'a tracé en termes vibrants et émus. Le tout comporte aussi un enseignement salutaire, ce qui ne nuit pas à nos lectures.

L'Hydrocéphale

Avec mon ami Pamphile Malcollé, dont la naïveté est incommensurable, toutes les mauvaises farces réussissaient, même les plus simples, surtout les plus simples, pourrais-je dire. Dans les bureaux de la préfecture, où il était employé, on s'amusait longtemps de la forme bizarre et démodée de son chapeau, et on en fit l'occasion de plus d'une taquinerie. Pourtant, Malcollé s'en montrait particulièrement fier, et il ne le mettait jamais sans se regarder avec complaisance dans un miroir.

Simon, l'éternel fumiste, qui s'amusait de son manège, eut un jour l'idée de coller une feuille de papier à l'intérieur du dit couvre chef ; puis au moment où Malcollé l'arborait, il lui dit :

— Vous ne trouvez pas, mon ami, que votre tête grossit ?

— Pas du tout, réplique Malcollé.

— Mais si, votre chapeau n'entre plus si bien.

La chose n'était pas très visible, Malcollé se contempla de face et du profil et répond :

— Je ne trouve pas.

Le lendemain, papier supplémentaire, et nouvelle observation.

— C'est peut-être dit Pamphile, que j'ai les cheveux trop longs.

Il va chez le coiffeur. Simon, le lendemain, colle deux papiers de plus. Cette fois, Malcollé avoue que sa tête est un peu enflée. Huit jours plus tard le chapeau couvrait difficilement le sommet du front ; alors notre homme devint sérieusement inquiet, d'autant plus qu'à la préfecture comme à la ville, où son histoire courait déjà, ont lui répété à satiété :

— Votre tête grossit ; vous devez avoir quelque maladie extraordinaire.

Certains prononçaient des mots bizarres ou inquiétants ; "Hydrocéphale... crétinisme."

Malcollé se décide à aller voir un docteur.

Celui-ci devant ses affirmations, lui trouve en effet quelque tendance à l'hydrocéphalie, par conséquent au crétinisme, il lui recommande de porter les cheveux ras, d'enduire le crâne d'une certaine pommade, de garder une calotte pendant quinze jours, puis d'essayer de nouveau le chapeau, pour voir si le traitement avait réussi... Comment donc ! L'absence de cheveux, tous les papiers retirés, le chapeau tiraillé énergiquement par Simon, peut-être aussi, qui sait ? l'action de la pommade, tout cela fit si bien, que lorsque Pamphile voulut remettre son chapeau, celui-ci lui tomba jusqu'au bout du nez. Ce qui lui fit un sensible plaisir, car il avait été bien ennuyé et craignait déjà de se voir une tête grosse et difforme comme celle d'un hippopotame.

Pour changer, on lui coupa aussi, chaque jour, un peu des quatre pieds de sa